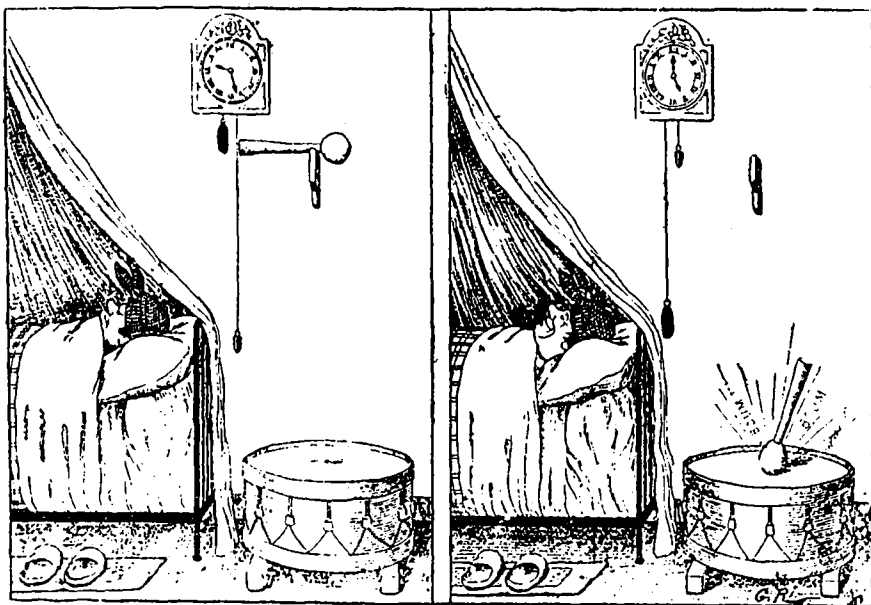


LES GRANDES INVENTIONS



I
NOUVEAU RÉVEIL-MATIN POUR MÉLOMANES.
II

LES MOUCHES ALLEMANDES

(LÉGENDE Russe)

Il y avait une fois quatre petites mouches natives de Francfort qui étaient bien malheureuses, si malheureuses même que c'en était grande et profonde pitié.

Pou après leur naissance, elles étaient devenues orphelines. Leur père et leur mère, hélas ! avaient été pris à Berlin dans la large toile d'une grosse araignée qui les avait tuées, leur avait sucé le sang et les avait ensuite dévorées.

Épouvantées par l'avenir, redoutant une destinée que rendait menaçante un aussi triste et douloureux début dans la vie, les quatre petites mouches s'étaient enfuies, et, pendant longtemps, longtemps, elles vagabondèrent à travers l'Europe entière. Mais partout, à Saint-Petersbourg comme à Paris, à cause de leur origine tudesque, elles étaient mal vues, méprisées et chassées.

Le courage les abandonna ; tant d'épreuves leur fit regretter amèrement le pays natal, et à peu près mourantes de faim, à bout de forces, les misérables bestioles y revinrent. Là, elles pourraient peut-être, maintenant qu'elles étaient grandes, vivre tranquilles et ignorées.

Neuf fois sur dix le proverbe a raison : *Pour vivre heureux vivons cachés.*

Mais le destin devait s'acharner après elles.

La plus jeune, la plus frêle des mouches se posa, affamée, sur le bord d'une tasse de lait et avidement en aspira quelques gouttes. Dans son inexpérience des choses d'ici-bas, elle ignorait, la pauvre, que l'abîme souvent se dissimule sous les fleurs et que les apparences sont trompeuses.

Aussitôt, elle tomba morte, empoisonnée par l'alun qui se trouvait dans ce lait falsifié.

Alors, une épouvante s'empara de ses sœurs. Ayant tenu conseil, elles décidèrent de s'exiler encore et, mettant de suite leur projet à exécution, elles s'en furent en Italie. Sans doute le bonheur les attendait là, sous le plus beau, le plus féerique des ciels.

Or, la seconde mouche, ayant pénétré dans un couvent de nonnes, choisit un pot de confiture qui bombait sa panse de faïence sur une table confortablement servie. Les filles de Dieu, les vierges du Seigneur ne la voyaient pas. Elle voulut s'offrir un festin délicieux.

Mais la confiture était de provenance allemande ; elle était sophistiquée avec de l'acide tartrique, du borax et de la pectine.

Vous devinez le sort qu'eut la malheureuse.

La petite mouche tomba foudroyée.

Les deux autres, affolées, prirent leur vol vers l'Autriche.

Harassées de fatigue, dans un état lamentable, elles arrivèrent au but de leur voyage et tombèrent sur le seuil d'une brasserie dans laquelle des soudards buvaient de la bière bavaroise en fumant leurs longues pipes en porcelaine.

C'était tentant ; la plus âgée des mouches ne sut pas écouter la voix de la prudence.

Elle profita d'un moment où l'attention d'un des soldats était ailleurs ; se posa sur le bord d'une chope et huma sans bruit une goutte de bière.

Hélas ! il était écrit qu'elle aussi finirait tragiquement.

Comme le lait, comme la confiture, la bière allemande était fraudée ; l'acide salicylique qu'elle contenait tua net la gourmande.

Alors, la dernière mouche, la cadette, perdit la tête.

Elle était désormais seule au monde. Qu'allait-elle devenir sans appui ni compagne ? Ah ! ses sœurs étaient bien heureuses pour sûr : du moins elles ne souffraient plus.

La survivante s'abîma dans une amère et triste songerie.

Que faire ? Il fallait cependant prendre un rapide parti. Elle ne pouvait

rester plus longtemps sur cette terre que l'Allemagne envahissait sans pudeur de ses produits empoisonnés.

Oui, mais où aller ?...

Le désespoir s'empara d'elle.

Autant valait en finir avec la vie, à qui rien ne l'attachait, qui lui avait été si dure, si cruelle.

Elle pensa au suicide et, bref, la moucée infortunée résolut d'en finir au plus tôt.

Elle reprit son vol à l'aveuglette, au hasard, en se demandant par quel moyen elle allait mettre fin à son existence sans joies.

Exténuée, pouvant à peine remuer ses pauvres petites ailes et ses pauvres petites pattes, elle arriva en Suisse.

Au pied d'une montagne, par un soleil riant, un élégant chalet se dressait.

La mouche y pénétra en se traînant, examina les lieux.

Tout à coup, dans la cuisine, la malheureuse aperçut, baignant dans une assiette, à demi pleine d'eau, une feuille de papier jaunâtre.

Sur ce papier, il y avait une inscription.

Curieuse, elle s'approcha et elle lut :

PAPIER TUE-MOUCHES !

Enfin, c'était la délivrance qui s'offrait ; la désespérée allait pouvoir quitter la vie, et le moyen était sûr, infaillible.

Elle jeta un long regard sur le passé, fit un retour en arrière...

Non, en vérité, le sort l'avait trop accablée et elle n'avait rien à regretter. En se supprimant volontairement, elle s'épargnait d'autres infortunes.

Il n'y avait pas à hésiter.

La mouche résolument, courageusement, se posa sur le papier, et elle but, elle but...

Que ne pouvait-elle avaler tout ce poison terrible pour que l'effet fût plus prompt !

Elle attendit donc la mort libératrice, cette mort qui lui avait ravi tous les siens et que, au fond de son être, elle bénissait par avance.

Eh bien ! son attente fut vaine, sa dernière heure n'était pas sonnée, et elle ne vint pas.

Comble des combles, invraisemblable duperie, le papier tue-mouches sortait d'une fabrique allemande ; comme tous les produits allemands, il était sophistiqué et il ne contenait pas de poison.

MARC MARIO.

ÉCONOME JUSQU'AU BOUT



M. Grandguille. — On ne parle partout que de ma faillite. Tantôt à l'assemblée des créanciers j'offrirai dix cents dans la piastre.

Mme Grandguille. — Quelle aubaine ! Alors le joli chapeau de \$50 que j'ai fait envoyer tantôt à la maison n'en coûtera que \$5 ?